

À tout jamais soleil

Ariane Gélinas

Number 161, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96685ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gélinas, A. (2021). À tout jamais soleil. *Les écrits*, (161), 61–64.

À TOUT JAMAIS SOLEIL

Le port de Vardø est opaque : l'obscurité anéantit le phare-musée et par-delà. Impossible de voir les sorbiers plantés dans le pergélisol de la limite norvégienne des arbres. Les rochers qui surgissent de la mer de Barents ressemblent à des requins. Le manoir de mes parents est lointain, au sommet d'une falaise, avec ses lumières rassurantes et ses murs lambrissés. De l'extérieur, la demeure évoque un cafard recroquevillé dans l'ombre.

Je ne peux faire demi-tour. Inari me poursuit. Pour mes douze ans, elle m'a promis une surprise mémorable. Mais ma sœur aînée et moi n'avons pas la même vision des cadeaux qui enchantent. Peut-être parce qu'elle a cinq ans de plus que moi – je crois toutefois que nos différences sont fondamentales.

Inari, dont le prénom signifie « celle sur qui s'appuie le monde », n'en saisit pas bien sa cruauté. C'est sans doute pourquoi elle rencontre un psychiatre deux fois par semaine. Ce qui ne l'empêche pas de piquer ses cochons d'Inde avec des épingles presque chaque nuit afin de les transformer en hérissons. J'entends les tiges racler les murs de l'autre côté de ma chambre, frôler ma porte lorsque les pauvres *pinnsvin* s'échappent dans le couloir.

La gouvernante se barricade à l'intérieur de sa chambre, fatiguée de l'adversité du jour. Il est fort possible que Marit se reconnaisse en Inari : grande silhouette sèche qui longe les murs dans l'obscurité, les cheveux châtons épars sur sa chemisette, les mains en serre.

Inari *est* la nuit. Et je dois la fuir, car elle me pourchasse dans la ville.

Je perçois les tintements, de plus en plus rapprochés, des épingles que ma sœur plante dans ses vêtements, les criblant de métal à la manière d'un paratonnerre. Les foulées de mon aînée sont rapides. Bien qu'on me dise élané pour mon âge, j'ai toujours été plus chétif qu'Inari, mince, les traits moins en relief. Réticent à dormir dans le noir. Comment ne pas craindre d'être surpris quand le monde a lui-même les paupières closes ? À plus forte raison avec une sœur qui se réjouit de mon effroi. Elle aurait mérité d'être immolée dans le monument qui commémore les victimes de la chasse aux sorcières, le Steilneset Memorial. Je le dépasse en respirant bruyamment, non sans l'impression que des aiguilles transpercent mes poumons.

– Einar chéri, viens que je te console ! crie Inari, au sommet d'une colline.

Mes jambes flageolent. Inari n'a pas son pareil pour m'inquiéter... et pour me réconforter. Après m'avoir fait traverser plusieurs strates de terreur, elle me rejoint dans mon lit, enclot ma silhouette de la sienne. L'odeur épicée de ses cheveux m'étourdit; son souffle rebondit sur mes joues. Immanquablement, la pointe fourchue de sa langue s'insinue à l'intérieur de mon oreille. Enfin, je trouve le sommeil, même dans les ténèbres les plus aiguës. Un tableau noir devant et partout; un univers vide qui absorbe les couleurs de toutes parts. Je dois résister, être à l'image de mon prénom qui veut dire «un seul guerrier».

Avant-hier, Inari a enfoncé ses épingles dans les gencives de notre nouveau chien. La gouvernante a serré les mâchoires plus fort que d'ordinaire. J'ai aperçu au soir dans ses paumes les sillons sanglants qu'avaient creusés ses ongles. Je suis certain que Marit en parlera à nos parents à leur retour de France. Quand? Après la nuit polaire, probablement. Ils ont l'habitude de planifier leur séjour à l'étranger lorsque le jour ne se lève jamais dans nos contrées et de nous abandonner au creux du noir. À ce temps-ci de novembre, nous avons eu droit à une heure de lumière. Je m'en suis gorgé, debout sur le balcon de ma chambre, jetant des regards furtifs derrière moi au cas où Inari apparaîtrait. Au bout d'un moment, je l'ai vue à l'écurie, s'élancer sur son cheval, le seul animal qu'elle ne blesse pas. Ou qu'elle fait souffrir autrement.

Où s'esquiver de la nuit parmi la lueur falote des lampadaires arctiques? Sans arbre pour se dissimuler? Demander asile dans l'une des maisons colorées, ces *hus* ternies par l'absence de soleil? Espérer que les portes de l'église étroite, aplaties vers le ciel, soient ouvertes hors saison aux touristes? Marit me châtierait – encore – avec les griffes qu'elle a à la place des doigts.

La nuit est sonore, remplie de bruits indistincts, de menaces pelotonnées entre les cloisons d'ombres.

Inari siffle; elle sait que je déteste cela. Elle s'amuse de moi, sans relâche, depuis mon premier jour d'existence. Et les paravents de la bibliothèque, où je me réfugie souvent, ne suffisent pas à me cacher.

Je m'élance et tranche la nuit de mon corps, révèle ma présence à la surface du monde. Ma sœur m'aperçoit détalier tel l'un de ses «hérisson» au pelage imbibé de sang.

Si seulement il y avait une voiture en mouvement, j'appellerais à l'aide en pianotant sur la vitre. Mais le tunnel de l'île est fermé à la circulation au cours de la nuit polaire. Tous les enfants de Vardø savent cependant comment entrer dans les souterrains de façon clandestine.

La terreur tambourine contre mes tempes. Mon haleine glaciale crée un fantôme éphémère. Cette nuit est froide, comme elles le sont fréquemment à l'extrême nord-est de la Norvège, à quelques kilomètres de la Russie. Si une diversion pouvait se produire – à la base radar, par exemple. Hélas, le ciel est inerte, hormis le clignotement des étoiles, que je distingue avec peine à cause des nuages. Leur vision m'acidifie les rétines. Elles sont les émissaires d'Inari, me trahissent. La lune, à demi pleine, est bien pire ; elle fait glisser ses yeux comme autant d'ombres sur ma peau. En arrache des pans en murmurant « chut chut chut ».

Hysj hysj hysj.

Mes pas se précipitent. J'atteins le tunnel avec l'impression d'être aveugle, de chercher en vain la surface pendant la noyade. Le boyau m'engouffre dans sa tiédeur. Des formes mouvantes chancellent au fond de la pénombre. Inari va choisir ce moment pour me surprendre – je l'entends qui arrive furtivement.

– C'est assez pour ce soir, Einar, se moque-t-elle. Approche que je te console. Nous irons dormir ensemble dans ta chambre. *Komme.*

Je sais qu'elle ment. Elle va encadrer mon corps du sien dans le boyau. Me bercer. Glisser sa langue dans mon oreille. Les serpents vont hachurer les murs du tunnel et m'assourdir de leurs sifflements.

En me faisant violence, je gagne le milieu du tunnel, le cœur étréci. Le noir est total ; les étoiles me manquent, à présent. Je voudrais tant m'étirer comme une plante vers les rayons tièdes du ciel. Oublier que je réside dans une ville dont le blason est *Que les ténèbres le cèdent au soleil.*

Mes mains balaient le vide devant moi, ses vertiges. Je m'écorche contre les parois du tunnel, si proches, étrangement voisines. Comment les dimensions font-elles pour autant se fausser au creux de l'obscurité ? Sans doute que *les*

objets se déplacent lorsqu'on ne les regarde pas.

Des grattements – cliquètements dans le noir.

Hysj hysj hysj.

Ma sœur a introduit ses cochons d'Inde dans le passage, c'est certain.
J'entends leurs aiguilles racler la pierre, leurs griffes râper le ciment.

Bientôt, la terre jaillira sur mon visage et je serai enseveli vivant.

Le rire de ma sœur avale tout. Mon aînée est une sorcière échappée du monument de Steilneset.

Hysj hysj hysj.

Inari est la nuit.

-

Ariane Gélinas est directrice littéraire et adjointe à la coordination aux éditions Le Sabord. Elle est l'autrice d'une soixantaine de nouvelles et de sept livres.

Les plus récents sont *Les cendres de Sedna* et *Quelques battements d'ailes avant la nuit* (Alire).
